

RUCHE INTERDITE

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. Des abeilles. Des vraies. Depuis *le grand effondrement*, elles s'étaient éteintes par milliards en quelques mois. Leur disparition avait été presque totale et aujourd'hui, elles faisaient partie des espèces protégées par la Convention de Berlin : toute personne détenant, élevant ou transportant des abeilles était passible de graves sanctions.

Nico observa Magali. C'était la première femme avec qui il couchait depuis des mois (ou des années ?). Elle avait la trentaine, peut-être un peu plus. Ses longs cheveux noirs ondulés encadraient un visage ovale, avec un grand nez et une bouche aux lèvres bien dessinées qui affichait un sourire perpétuel et vaguement énigmatique. Dire qu'elle était belle était exagéré, mais quelque chose chez elle, de bien particulier, attirait le regard. Sa manière de se déplacer et de parler donnait un sentiment de nonchalance et il était difficile de déchiffrer ses expressions. Elle portait une robe en laine moulante, qui mettait en valeur sa silhouette fine, mais non dénuée de formes. En tout cas, elle ne ressemblait en rien aux zapistes qui élevaient des abeilles et récoltaient illégalement du miel.

La ruche était entourée d'un épais massif de ronces, qui montait à plus de deux mètres de hauteur. Pour y accéder, il fallait se frayer un passage à travers les grandes lianes enracinées dans le sol et couvertes d'épines. De quoi décourager les curieux. Magali se faufila dans l'entrelacs végétal sans dire un mot. Nico la suivit en silence, s'accrochant et s'écorchant au passage. L'effervescence régnait au sommet de la ruche. Cela venait probablement de jeunes abeilles en train de faire leur vol d'orientation, ou d'une autre cause qui mettait en agitation la colonie. Mieux valait éviter de s'approcher de trop près. Enfant, Nico pouvait rester des heures à observer l'incroyable spectacle du va-et-vient des abeilles pendant la saison. Jusqu'à cent mille abeilles pouvaient visiter une ruche au cœur de l'été.

— C'est une ruche Dadant à 12 cadres qui peut produire jusqu'à quarante kilos de miel, dit-elle d'une voix inexpressive et légèrement nasale. Elle a été mise au point en 1870, tu le savais ?

Nico ne se rappelait pas ce qui l'avait poussé à passer la nuit avec cette femme. Bien sûr, elle avait un charme spécial, mais il ne couchait pas avec toutes les clientes dont le physique sortait de l'ordinaire. Elle était venue pour la première fois dans sa boutique il y

avait un mois environ. Elle avait juste acheté quelques bouteilles de bière, prêtant à peine attention aux bacs remplis de vieux disques qui occupaient tout un côté du magasin. L'endroit s'appelait « Bières & Vinyles ». Aucun autre nom ne lui était venu à l'idée quand il avait repris deux ans auparavant cette cave à bières à l'abandon, et cela convenait parfaitement à son commerce : il vendait exclusivement des bières artisanales de la région et des disques vinyles d'occasion. Il avait consacré une grande partie de ses économies à la rénovation du local poussiéreux, utilisant au maximum des matériaux de récupération. Une planche en châtaignier longue et épaisse fit l'affaire pour le comptoir, disposé au fond du magasin. Il installa quelques tonneaux et tabourets de bar dépareillés devant les étagères où étaient entreposées les bières, afin que les clients puissent s'asseoir et déguster avant d'acheter. De l'autre côté, il aligna sur des tables à tréteaux des bacs à disques qu'il fabriqua lui-même dans des chutes de bois aggloméré. Il récupéra sa collection de disques pour commencer, principalement du rock et du jazz du siècle précédent. Il possédait également une chaîne hifi de bonne qualité. Une platine Rega Planar 2, un ampli Denon et des enceintes rondes Elipson. Il la posa à un bout du comptoir afin de pouvoir diffuser de la musique en permanence, permettant ainsi aux clients de découvrir la musique classique du XXe siècle. Enfin, il repeignit les murs de couleurs chaudes, accrocha des pochettes de disques un peu partout et modifia l'éclairage de façon à rendre l'espace plus intime.

La première semaine, il n'y eut pas un seul client. Rien d'étonnant : la boutique était située au bord de la rivière, un quartier quasi inhabité depuis que le niveau des eaux était monté. De plus, il n'était pas connecté et n'avait donc eu aucun moyen de se faire connaître sur le Net. La première année avait été difficile, mais Nico ne s'était pas inquiété outre mesure. Il prenait plaisir à réécouter sa collection de vinyles dans sa boutique déserte, quand il ne visitait pas les brasseurs locaux ou arpentait la campagne à la recherche de vieux disques. Mais peu à peu, le bouche à oreille avait fonctionné. Des clients s'étaient mis à fréquenter la boutique, appréciant sans doute son emplacement discret, son atmosphère comme oubliée du temps, le patron qui ne s'encomrait pas de propos inutiles, les vieux disques qui tournaient sur la platine, le fait qu'on pouvait boire de vraies bières sans être dérangé par les conversations des implantés. Ces clients revenaient et parfois en amenaient d'autres, ce qui faisait qu'aujourd'hui, les recettes permettaient au moins à Nico de se nourrir et de payer son loyer. Pour lui, c'était bien suffisant.

Magali était revenue quelques jours plus tard. Cette fois, elle s'était assise sur un tabouret haut et elle avait demandé à goûter une Blonde de Melen au malt et sarrasin, en

écoutant attentivement la musique qui passait. Elle avait demandé le nom du groupe et le titre du morceau — « Warszawa », de David Bowie. « Mon père écoutait ce genre de musique en voiture. Je préfère les choses plus modernes, mais quand j’entends ces vieux airs, ça me rappelle un tas de souvenirs », avait-elle dit. Puis ils avaient eu une assez longue conversation à propos des disques d’occasion et de la façon de s’en procurer, une denrée rare du fait de la dématérialisation des contenus et de la possibilité qu’avaient tous les implantés d’écouter n’importe quel style de musique à volonté. Nico lui avait expliqué, sans rentrer dans les détails, qu’il existait une communauté active pour qui les vinyles représentaient un moyen comme un autre de lutter contre la jouissance ultralibérale. Elle fonctionnait en petits groupes interconnectés hors réseau. Ils étaient peu nuisibles, ils étaient peu nombreux, rien ne justifiait qu’on les pourchasse, même si le fait d’écouter de la musique sans passer par un fournisseur d’accès était légalement répréhensible. C’est pourquoi ils agissaient de préférence dans la clandestinité et échangeaient leurs informations de façon discrète. Magali avait bu lentement sa bière en écoutant Nico et en agitant son verre de temps en temps pour en humer les parfums, en admirer la couleur. À sa manière d’être, Nico n’avait pu discerner ce qu’elle en pensait et il s’était senti mal à l’aise, regrettant d’en avoir trop dit. Ne sachant pas quoi ajouter, il était reparti s’activer derrière son comptoir.

La jeune femme était revenue à plusieurs reprises les semaines suivantes. Elle demandait toujours une bière et restait assise, la joue posée dans sa main, à regarder les pochettes de disques accrochées au mur en écoutant la musique qui passait : « By this river », Brian Eno, « The Queen is dead », The Smiths, « Since I’ve been loving you », Led Zeppelin, « Down in the park », Gary Numan, « All blues », Chet Baker. Elle ne disait rien, elle se contentait d’esquisser un sourire plus appuyé et de se tourner vers lui quand un morceau lui plaisait plus qu’un autre.

Hier soir, elle était entrée dans la boutique juste avant la fermeture. Il n’y avait aucun autre client. La pluie tombait sans discontinuer depuis le matin. Quand elle avait ouvert la porte, l’air gorgé d’humidité et des parfums de la rivière s’était engouffré à l’intérieur. Elle avait ôté son bonnet de laine oversize, déboutonné son manteau et s’était assise sur le tabouret le plus proche du comptoir, où Nico était occupé à faire sa caisse. « C’est encore possible de boire quelque chose ? Et d’écouter un disque ? », avait-elle demandé. « Le plus ancien possible », avait-elle précisé. Malgré l’heure tardive, il avait semblé à Nico qu’il lui était impossible de refuser. Il émanait d’elle une autorité naturelle, non violente, mais bien réelle. Nico avait choisi un disque des années 70, avec le morceau « Long time gone » de Crosby, Still & Nash et lui avait servi une bière ambrée de Mor Braz brassée à l’eau de mer, qu’elle

avait paru apprécier. Ils avaient écouté la musique en silence. Quand elle s'était arrêtée, elle lui avait dit : « Pouvez-vous mettre l'autre face ? » Et c'est ce qu'il avait fait. L'orgue sautillant de « Suite Judy blue eyes » avait envahi la pièce. Elle avait laissé glisser son manteau sur ses épaules et écouté la chanson en fermant les yeux, le menton appuyé sur les mains. « Est-ce que vous me serviriez une autre bière ? » avait-elle demandé. Et Nico avait empli son verre. Il y avait dans son regard une lueur résolue qui interdisait tout refus. De fait, quand un peu plus tard la langue de la jeune femme avait plongé loin dans la gorge de Nico, il n'avait pas bronché non plus. Depuis cet instant, ils avaient fait l'amour plusieurs fois, intensément. D'abord sur le comptoir, après que Nico avait verrouillé la porte d'entrée et baissé les stores du magasin, puis sur le futon de l'arrière-boutique, sur lequel il dormait parfois. À chaque fois, le même scénario : Magali dévorait en silence sa chair, ses ongles s'enfonçaient dans son dos, sa langue fourrageait dans ses oreilles, puis elle le chevauchait, le retournait, le baisait comme un homme l'aurait fait, comme un animal affamé. Au moment de l'orgasme, elle jouissait sans retenue, l'inondant d'une quantité importante de liquide chaud et inodore.

Ils avaient beaucoup fumé aussi. Le cannabis était en vente libre, tout le monde fumait. Les minimalistes comme Nico payaient le gramme plus cher que les implantés, mais le prix restait accessible à tous. C'était un bon moyen pour endormir les masses et renflouer les caisses de l'Union. Était-ce la raison pour laquelle Nico avait le sentiment de faire un rêve incroyablement réel depuis vingt-quatre heures ? Il passa derrière le comptoir et changea de disque. Il posa « Pretzel Logic » de Steely Dan sur la platine, s'adossa contre le mur et croisa les bras. Combien Magali payait-elle le gramme ? Cette pensée rôdait dans les méandres de sa conscience, le démangeant comme une vilaine piqûre. La plupart de ses clients étaient minimalistes, c'était le cas de la majorité des gens dans la région ; ici, on vivait dans une zone blanche, on téléphonait d'un poste fixe, on écoutait la radio et on regardait la télévision comme au siècle dernier. Depuis quand cette interrogation lui trottait-elle dans la tête ? Depuis la visite de la ruche. Que s'était-il passé ? Qu'avait-il vu que sa mémoire ne voulait pas se rappeler ?

— Tu sais, ce n'est pas moi qui m'en occupe. La ruche appartient à une amie, affirma Magali, comme si elle sentait le danger et anticipait ses doutes.

Elle parlait d'une voix tout à fait ordinaire, mais au fond de ses yeux, Nico discernait la lueur du désir. Un désir terne et têtu, auquel il ne pouvait résister. Tu ne peux avoir oublié tout ce qu'on a fait, disait son regard. Les mouvements de mon bassin, les caresses de ma

langue, les pressions de mes doigts, la brûlure de mes ongles. En prise à ses questions irrésolues, Nico n'arrivait pas à se concentrer sur l'instant présent. Il s'imaginait en faux bourdon. Plus gros, plus velus et plus foncés que les abeilles, ils étaient dépourvus d'aiguillon et ne butinaient pas, leur unique destinée consistant à féconder les jeunes reines au cours d'un bref vol nuptial. Après quoi, ils étaient chassés par les abeilles et mouraient. Un sort peu enviable qui lui rappelait celui des ouvriers pollinisateurs qui trimaient dans les mégafermes de l'Union.

Magali prit la main de Nico et le tira de ses pensées. Elle le guida jusqu'à l'arrière-boutique, déplia le futon et éteignit la lumière. Nico se déshabilla et sans échanger un mot, sans préliminaires, ils firent l'amour encore une fois dans un silence sauvage.

Nico ne savait pas exactement combien de temps s'était écoulé quand il ouvrit les yeux. Jour et nuit se confondaient sous une pluie qui ne semblait pas près de s'interrompre. L'effet du haschich dosé à 50 % de THC n'y était pas étranger. Il avait soif et son pénis le brûlait. Magali n'était pas là. Il essaya de concentrer son attention sur sa respiration, afin de faire le vide et de se transporter au fond du buisson, là où se trouvait la ruche. Ils n'y étaient pas restés longtemps. Ils avaient échangé peu de mots. Pourtant, à partir de cet instant, Nico avait ressenti une sensation fugitive et désagréable, comme un picotement dans la nuque, qui n'avait pas disparu depuis. Il fit défiler les quelques minutes passées là-bas. Ils avaient profité d'une brève accalmie de la pluie pour s'y rendre. Après avoir longé la rivière en empruntant le chemin de halage partiellement inondé, ils étaient arrivés à la « Maison-Blanche », une maisonnette en ruines construite au milieu du XIXe siècle. Puis ils s'étaient enfoncés dans la pinède de Roscarno à travers un étroit sentier à peine tracé. On aurait dit que la cime des arbres se refermait au-dessus de leurs têtes. Et puis soudain, ils étaient parvenus à une petite clairière ronde entourée de grands arbres. L'endroit était étrangement calme. Les rayons du soleil se déversaient tout droit entre les branches, éclairant le contour d'un buisson de ronces comme des projecteurs. Un profond parfum de végétation, mêlé à celui des vasières, les enveloppait. L'air bruissait du vent qui agitait la cime des arbres et des battements d'ailes des oiseaux migrateurs qui nichaient, à l'année maintenant, sur l'Île Chevalier. Une fois entrés dans l'épais massif de ronces, ils avaient fait le tour de la ruche sans trop s'en approcher. Nico continua à passer en revue ses souvenirs, sans parvenir à mettre le doigt sur quoi que ce soit d'anormal. Si ce n'est qu'il ne comprenait pas pourquoi une quasi-inconnue avait pris le risque de lui faire découvrir un tel endroit.

Il se leva sans faire de bruit et jeta un coup d'œil discret dans la boutique. Magali était assise sur un tabouret, devant un mug de café fumant posé sur un des tonneaux. Ses cheveux étaient relevés en un chignon flou et elle tenait sa tête entre ses mains, le regard perdu dans le vague en direction des pochettes de disques accrochées au mur. Nico l'observa en silence plusieurs minutes, sans qu'il se passe rien. La jeune femme demeurait parfaitement immobile, seuls les doigts de sa main droite pianotaient par moment sur sa tempe. Un geste qui fit frémir Nico.

Quand le Consortium des GAFAMA avait mis au point la nanopuce blindée, certains s'enthousiasmèrent, d'autres s'inquiétèrent. Dans leur ensemble, les digital natives n'y virent rien à redire, pour eux l'invention n'était que l'aboutissement de ce qu'ils avaient toujours connu : une société hyper connectée, basée sur la mobilité et le partage d'informations en continu. Le monde ressemblait enfin à ce qu'imaginaient les auteurs de science-fiction du siècle précédent ; certes, les voitures ne volaient toujours pas, mais on pouvait maintenant accéder à Internet, consulter ses mails et SMS, appeler ses amis, faire ses courses, payer ses achats, visiter virtuellement n'importe quel lieu de la planète et contrôler les systèmes interopérables de sa maison et de son véhicule littéralement *au doigt et à l'œil*, sans recourir à aucun terminal. Des voix s'élevèrent, y compris parmi les pères fondateurs du Web, mettant en garde contre les dérives potentielles de cette technologie : un flicage permanent, un abandon total de ses données personnelles, une sur-sollicitation ininterrompue à coups de notifications mentales façonnées pour les attentes de la publicité et de la consommation. Les critiques les plus virulentes vinrent sans surprise de la dernière génération qui se souvenait de la vie d'avant, quand les interactions virtuelles n'avaient pas encore pris le dessus au point de réduire les vraies conversations et l'empathie à zéro. Bien sûr, l'aspect santé fut également sujet à controverses, mais les lobbyistes firent ce qu'il faut pour étouffer les débats à coup d'études falsifiées et de contre-expertises biaisées. En résumé, grâce à son enrobage sandwich en duralium et polymères plastiques, la puce implantée dans le lobe temporal droit n'émettait pas plus de rayonnement et n'était pas plus dangereuse pour l'organisme que les premiers smartphones des années 2000. Ceux qui comme Nico s'en privaient se coupaient de tout, mais pour rien au monde ils n'auraient choisi la voie de la surveillance de masse, quitte à devenir des sous-citoyens, des profils « à risque » à qui il appartenait désormais de démontrer leur innocence.

« If you getting this for free, what you pay for then ?

Word to friends and them

Word to everything

But when I die, I know my words will be my only thing »

Le flow mélancolique de Jonwayne, un obscur rappeur blanc disparu des radars comme tant d'autres artistes, flottait dans la boutique, parfaitement accordé à l'humeur morose de Nico, qui avait laissé partir Magali sans rien laisser paraître de la confusion de ses sentiments.

Ce soir-là, après avoir fermé le magasin, il se rendit à l'invitation de Magali sous une pluie fine qui noyait le monde dans une froide humidité. Il était tourmenté à l'idée que peut-être, c'était la dernière fois qu'il la voyait. Cette fille sortie de nulle part semblait connaître le moindre recoin de sa peau et de son intimité, et ses désirs les plus enfouis. Elle l'avait plongé dans des moments intenses et très particuliers, durant lesquels la frontière entre rêve et réalité s'était annulée. La pensée qu'il pouvait perdre tout cela le rendait plus triste que tout. Mais il se sentait également furieux, trahi et manipulé. Leur relation résultait de sa seule décision à elle, et reposait sur un non-dit trop important pour être ignoré.

Il traversa la rivière à la nuit tombante en empruntant le Pont Habité, qui ne l'était plus depuis que l'eau envahissait les maisons à chaque grande marée. Puis il chemina à travers le quartier sans vie de Lambourg et se dirigea vers la sortie de la ville. Après une vingtaine de minutes de marche dans une nuit noire et silencieuse, troublée de temps en temps par des cris de rapaces nocturnes, il parvint au sommet de la butte qui surplombait la rivière. Il alluma sa lampe torche et s'engagea dans un chemin boueux qui aboutissait à un portail en bois. À son approche, des projecteurs s'allumèrent. Il sonna et la porte s'ouvrit lentement, découvrant une longue maison en bois au toit plat, tapie au bout d'une allée bordée d'arbres tel un vaisseau mystérieux. Les fenêtres éclairées trouaient les ténèbres d'un halo réconfortant. Magali l'attendait sur la terrasse, en pantalon serré noir et chemise blanche, les bras croisés sur la poitrine, affichant son sourire indéfinissable. Elle avait préparé des galettes de sarrasin aux algues et un vaporisateur à Weed trônait sur la table basse du salon. Elle lui servit une bière industrielle japonaise et lui fit faire le tour de la maison de son amie Laetitia ; c'était une construction des années passées, fonctionnelle et bien équipée, mais qui manquait d'âme. Tout était blanc et trop bien rangé.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais une puce ? lui demanda-t-il au bout d'un moment.

Elle se retourna et avant de répondre, elle marqua une pause qui pouvait s'interpréter de différentes façons :

— Parce que ce n'est pas important. Je n'ai rien à cacher, je ne fais rien de mal ni d'illégal donc peu importe si on m'espionne.

C'était l'argument derrière lequel se retranchaient systématiquement les implantés. Mais accepter de livrer toutes ses données aux géants du Web et à une multitude de services et d'administrations comme ils le faisaient, tout en sachant que ces données alimentaient directement la surveillance de masse, était-ce le monde dont on rêvait ?

— N'avoir « rien à cacher » n'est pas une raison pour accepter d'être scruté en permanence, insista Nico. Ça revient à dire que tu te fiches des autres.

Magali lui jeta un coup d'œil dépité et alla s'allonger sur le canapé du salon. Elle resta un moment sans parler. Les yeux clos, elle respirait paisiblement. Nico la rejoignit et s'assit à côté d'elle.

— Dis-moi tout, Nico, dit-elle.

Elle ouvrit les yeux. C'était la première fois qu'elle l'appelait par son nom. Nico la regarda.

— Tout quoi ?

— Où veux-tu en venir ?

— Dire que ton droit à la vie privée importe peu, car tu n'as rien à cacher, revient à dire que ta liberté d'expression importe peu, car tu n'as rien à dire. Or, même si tu n'utilises pas tes droits aujourd'hui, d'autres en ont besoin. C'est pour ça que j'en déduis que les autres ne t'intéressent pas.

Il s'interrompit, guettant une réponse ou une réaction. Mais Magali se contenta de hocher la tête en souriant. Tout à coup, leur différence d'âge lui sautait aux yeux.

— Et d'ailleurs, ce n'est pas vrai que tu ne fais rien d'illégal, ajouta-t-il. En allant à la ruche, tu as mis Laetitia en danger. Les saisies de ruche, ça existe, tu sais ? Et les sanctions sont brutales.

Nico hésita à lui rappeler toute l'histoire. Comment ceux-là mêmes qui avaient causé la disparition des abeilles s'étaient arrangés par la suite pour berner les Unions et leur faire croire qu'ils étaient les seuls à pouvoir sauver cette espèce menacée. Comment ils s'étaient arrogé le droit exclusif d'élever des abeilles et de récolter du miel. Comment ils avaient fait de la pollinisation un business juteux. Comment leurs énormes profits avaient servi à financer des actions en justice contre tous ceux qui se mettaient en travers de leur route. Comment le résultat avait été une grande victoire pour l'industrie du poison et une terrible défaite pour les abeilles et pour l'homme. Mais il y renonça. Magali avait entrepris de broyer finement un peu d'herbe et de charger la douille du vaporisateur. Elle attendit quelques instants, le temps que

l'appareil diffuse son essence en une vapeur légère et goûteuse, puis inhala profondément quelques bouffées. Ses yeux s'étrécirent et son visage changea, se montrant sous un jour totalement différent.

— Tu es vraiment persuadé d'être surveillé par les services de renseignement ?
demanda-t-elle.

Nico sentit monter l'hypoglycémie, sans pouvoir lutter. Ses oreilles bourdonnèrent, la lumière devint éblouissante et ses membres lourds, comme si tout se décomposait, comme si la réalité s'effaçait d'un trait et que le temps s'étirait, ou stagnait. Tout à coup, Magali se dressa sur ses longues jambes minces et se dirigea vers la baie vitrée d'un pas silencieux. La fenêtre ne s'ouvrit pas, mais elle disparut dans la nuit noire.

Quand il reprit conscience, Nico était allongé sur le canapé. Il essaya de se relever sans y parvenir ; ses mains étaient attachées dans le dos et ses épaules ankylosées.

— Mon cher Nico, je regrette vraiment qu'on en arrive là, déclara Magali sur un ton étonnamment cérémonieux.

— Qu'on en arrive là ? répéta Nico.

— Il va falloir que tu partes d'ici. Au moins temporairement.

Muet, Nico regarda Magali. Partir d'ici ? Magali promena son regard dans la pièce vide et blanche, puis ses yeux se posèrent sur Nico.

— Tu as un peu tout compliqué, tu comprends ?

Nico n'avait pas la moindre idée d'où elle voulait en venir. Était-ce un de ses nouveaux jeux sexuels ? Il ne discernait aucun signe de désir sur son visage, où toute trace de sourire avait disparu.

— J'ai beaucoup aimé ton magasin, dit Magali. Et ce qu'on y a fait. Malheureusement, ça ne peut pas continuer comme ça, sinon...

— Sinon, quoi ?

Magali ne lui répondit pas. L'espace d'un instant, son regard se vida de toute substance, comme s'il se tournait vers l'intérieur, comme si ses yeux se révulsaient et se couvraient d'un voile opaque. Cela dura à peine plus longtemps qu'un clignement d'œil, mais suffit à Nico pour reconnaître l'expression qui l'avait alerté en visitant la ruche et qui lui avait échappé jusqu'ici. Depuis lors, il connaissait la vérité, mais son esprit avait refusé de le reconnaître et d'admettre ce que cela signifiait concrètement : Magali n'était pas *seulement* implantée.

— Qui es-tu, à la fin ?

Il n'y avait aucune chance pour que Magali lui réponde, Nico en était conscient. Il essayait de retrouver ses esprits.

— Que dois-je faire, alors ? demanda-t-il pour gagner du temps.

— Ferme la boutique pendant un certain temps et pars loin. Pour le moment, il n'y a rien à faire d'autre. Ce qui arrivera ensuite, tu y penseras le moment venu.

Nico acquiesça. Faire ce qu'on lui disait de faire. Il n'avait pas d'autre option pour le moment.

— Pourquoi tu me laisses partir ? demanda-t-il encore.

— J'ai aimé aussi la musique que tu passais. Pour moi, la musique est au centre de l'univers. Elle unit les gens depuis des siècles, depuis des millénaires. C'est indéfinissable...

Sans plus d'explication, Magali le détacha et changea à nouveau de visage. Jusqu'au plus profond d'elle, elle se fit tendre et sensuelle.

— Tu crois qu'on pourrait le refaire... ?

—... Tu veux dire, une dernière fois ?

Et ils s'étreignirent à nouveau.

Nico prit quelques inspirations rapprochées, bloqua sa respiration et immobilisa Magali par un étranglement arrière. Il enferma sa tête dans un sac en plastique et serra fort sans relâcher sa prise, jusqu'à ce qu'elle arrête de respirer. Il desserra alors son étreinte et reprit son souffle. Puis il l'allongea délicatement par terre et alla chercher une perceuse en priant pour que son intuition soit bonne. Il brancha la machine, appuya le foret béton sur l'orbite droite de Magali, enclencha la percussion et pressa la gâchette en fermant les yeux. Avec un bruit métallique désagréable, le foret s'enfonça dans la boîte crânienne sans rencontrer trop de résistance, évitant l'exosquelette en kevlar. Quand il rouvrit les yeux, un jus couleur d'encre caractéristique des androïdes s'écoulait de la cavité orbitale. L'Union les utilisait pour quadriller les territoires désertés par la police et infiltrer les groupes déviants. Zapistes, activistes, cannabiculteurs, hackers, teufeurs, lanceurs d'alerte, trafiquants du darkweb, d'un coup des dizaines de personnes disparaissaient et plus personne n'entendait parler d'eux. Magali avait raison, il valait mieux disparaître quelque temps avant qu'ils n'envoient les Unités d'Intervention.

Avant de partir, il se pencha et caressa son visage. Il replaça une mèche de cheveux pour masquer son œil vide d'où s'écoulait toujours un filet d'humeur noirâtre. De quel sang étaient faites ces créatures ? Qu'est-ce qui dirigeait les mouvements de leur cœur, aussi indéchiffrables que le vol d'un essaim d'abeilles ?